

LE FRONT DE COMBAT S'ÉTEND D'YPRES A REIMS

EXCELSIOR

9^e Année. — N° 2.848. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

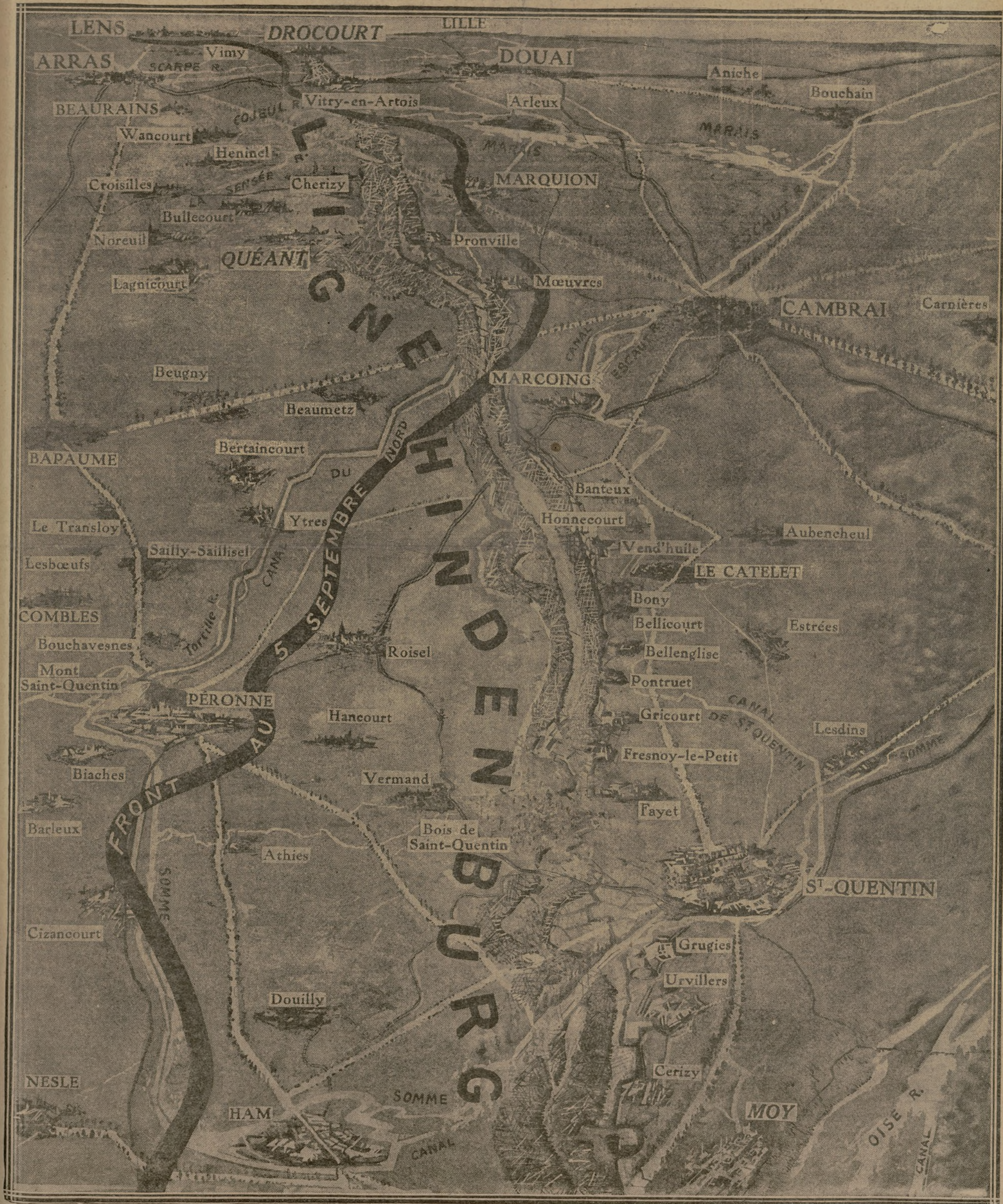
« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

TOUTE PERSONNE QUI

le VENDREDI 6 SEPTEMBRE 1918	aura vécu 9.890 JOURS EXACTEMENT	et dont CHARLES est le prénom habituel
---	--	--

recevra, à titre gracieux, un abonnement d'un an à EXCELSIOR et sera intéressée dans nos bénéfices de 1919.

CARTE PANORAMIQUE DE LA LIGNE HINDENBURG



CE FRONT FORTIFIÉ A DÉJÀ ÉTÉ SÉRIEUSEMENT ENTAMÉ PAR LES BRITANNIQUES AU NORD DE QUÉANT

Le fameux ouvrage défensif imaginé par le maréchal von Hindenburg à la suite de l'offensive des Alliés à la fin de 1916 comporte plusieurs embranchements. La ligne principale, sur laquelle l'ennemi semble vouloir se retirer actuellement, est établie entre

Drocourt, dans le Pas-de-Calais, et Moy, dans l'Aisne. Les piliers de cette forteresse sont Quéant, conquis aujourd'hui, Marcoing, Le Catelet et Saint-Quentin. Cette carte panoramique montre la disposition exacte de cette ligne dont se rapproche notre front.

LE QUATRIÈME ANNIVERSAIRE DE LA MARNE

LA FOI EN LA VICTOIRE

Un article de M. Clemenceau en août 1914

C'est aujourd'hui le quatrième anniversaire de la bataille de la Marne. Tout a été dit au sujet de cet événement, qui domine l'histoire des temps modernes. Après quatre années de lutte ininterrompue, les Alliés sont à nouveau vainqueurs. Partout le front allemand s'effondre. Tous les espoirs sont permis. La foi en la Victoire ne nous a jamais fait défaut. Dès le début des hostilités, le chef actuel du gouvernement, M. Georges Clemenceau, — à qui nous devons l'unité de commandement — exprimait son entière confiance dans l'issue de la guerre, au cours d'un article qu'il n'est pas sans intérêt de relire aujourd'hui :

Nos anciens ont vécu des siècles de misère, pour chercher, dans la morne souffrance, les voies obscures d'une société meilleure. On ne peut pas dire la muette désolation des générations qui se sont succédées. Et voilà qu'il y a plus de cent ans, à l'éclat d'un grand cri de la France, qui demandait Justice et Liberté. Et les peuples se sont levés à cette voix nouvelle, et la civilisation de l'homme moderne a été fondée, non sans de terribles luttes intérieures et de grands combats contre l'étranger.

Aujourd'hui vit les pères de ceux qui sont aujourd'hui devant vous quitter leur Allemagne de servitude misérable, pour tenter de soumettre à leur propre, pour cette France que leur chef menaçait d'exécution sommaire, parce qu'elle annonçait l'espoir d'une nouvelle humanité. C'étaient des paysans, des paysans français de grand cœur et de noble pensée. Mal équipés, souvent mal commandés, ils coururent aux armes, et, sans qu'on sache bien comment, ils refoulèrent les meilleurs soldats de l'Europe, orgueil des armées ennemies.

Où, on ne sait pas certainement comment c'est arrivé. Des écrivains disent là-dessus et quelques-uns même affirment qu'aux termes des bonnes règles la victoire fut en faute de s'être prononcée pour nous contre les savants dans l'art de batailler. A tort ou à raison, l'étranger tourna le dos, cependant que la France délivrée put proclamer qu'elle devait son salut, avec la sauvegarde des grandes idées humanitaires, au courage de ses enfants.

Telle est l'histoire de nos ancêtres, qui serait trop belle, si tant d'héroïsme à la frontière n'avait été sinistrement accompagné des pires violences de guerre civile que le monde ait jamais vues.

Il arrive maintenant qu'un incroyable recommencement de la destinée nous met face à face avec ces mêmes hommes d'Allemagne qui, nous ayant surpris désarmés, il y a quarante ans, jugent que l'heure est venue de nous achever. C'est pour maintenir le droit de la France à la vie que tous les hommes de France se retrouvent debout, côte à côte, corps et âme tendus sur l'arme qui va nous affranchir à nouveau de l'étranger.

Tous unis, cette fois, par conséquent

tous invinciblement forts. Toute haine abolie. La tradition des déchirements passés, nous ne la connaissons pas. Nous ne savons plus rien, sinon que nous sommes les enfants de la même France, et que cette mère de beauté, de grandeur, de vaillance, a besoin de nous. Elle a dit : « A moi ! » Et nous nous sommes retrouvés frères, stupides d'avoir pu croire que nous étions ennemis. Et l'ardeur de ce premier élan est telle que nous nous trouvons autres, tout en étant les mêmes, et que nous ne pourrions jamais plus nous regarder obliquement, comme autrefois.

Heureux soldats, qui représentez la France totale, plus heureux que ceux de l'An IV, qui la révéraient ainsi, mais à qui ne fut point donnée la joie de la réaliser ! Heureux soldats, qui voyez, qui vivez la France unie pour un recommencement d'histoire, où les antiques forces, jaillies de l'ancien tronc, vont recevoir bientôt de vos mains triomphantes la parure des branches nouvelles ! Cette France-là, vous la faites, heureux soldats des grandes journées ; vous la révélez dans sa splendeur, en lui donnant votre corps, votre cœur, tout ce que vous avez reçu d'elle, le plus pur de votre vie. Et parce qu'elle est immortellement grande, noble et belle, et que vous êtes de sa chair, de sa volonté, de sa flamme, le sacrifice que vous lui apportez vous égale aux hommes des sommets. Vous ne réservez rien, vous donnez tout pour continuer l'histoire de France. Fasse mieux qui pourra ! Vos fils sauront qu'ayant reçu la charge d'un grand passé de labeur et de sang, votre noblesse fut d'y apporter labeur et sang à votre tour.

Au soir de Valmy, un grand esprit, perdu dans l'armée allemande, frappé d'un trait de lumière au spectacle incroyable de la victoire des Français, annonça qu'un nouvel ordre du monde allait sortir de cette décisive journée. Et ce fut ainsi. Heureux soldats, qui faites, de vos fortes mains, une journée plus belle encore, puisque, de cette France douce et fière que vous allez sauver des outrages de la Barbarie, doit s'élever, par la haute vertu de votre solidarité fraternelle, une meilleure patrie des Français et des hommes, pour le bien de l'Humanité !

GEORGES CLEMENCEAU.

M. DESCHANEL ET M. CLEMENCEAU ONT RENDU HIER HOMMAGE A LA VAILLANCE DE NOS ARMÉES

LA CHAMBRE A VOTÉ L'AFFICHAGE DE LEURS DISCOURS

Elle a décidé ensuite de nommer une commission de 44 membres pour examiner la situation faite à M. Malvy par l'arrêt de la Haute Cour.

La Chambre, en reprenant ses travaux, n'a pas manqué d'adresser à nos vaillants combattants l'hommage de son admiration. M. Deschanel, président, s'est exprimé tout d'abord en ces termes :

— Je répons à l'irrésistible élan de nos cœurs en adressant l'hommage de notre admiration, de notre tendresse et de notre reconnaissance infinies à nos armées, aux chefs qui, par l'habileté et la puissance de leurs combinaisons, aux soldats qui, par des prodiges d'héroïsme et en poussant jusqu'aux extrêmes limites l'esprit de sacrifice, ont vaincu les armées allemandes, portent la France au-dessus d'elle-même et sauvent l'honneur de la famille humaine.

Nos pensées fraternelles vont en même temps à nos glorieux alliés, dont les victoires resteront devant les siècles le patrimoine commun de l'univers civilisé, et dont l'amitié nous sera aussi chère dans la paix que dans la guerre.

Les peuples libres — car cette guerre est le triomphe de la démocratie et de la liberté dans le monde — fondent ensemble un ordre nouveau. Par la sublime vaillance de ceux qui donnent leur vie, par l'immolation des morts, qui combattent avec les vivants, l'homme, en ces heures sacrées, franchit la plus grande étape qu'il ait jamais parcourue sur la voie sanglante de la justice.

De chaleureux applaudissements accueillirent cette allocution, écoutée debout par les députés. On demandait l'affichage de discours de M. Deschanel, quand M. Georges Clemenceau se leva à son tour au banc du gouvernement :

— Les ardentes paroles de notre président, renforcées de vos applaudissements unanimes, sont déjà pour notre glorieuse armée les heureuses prémisses des hautes récompenses qui ne manquent jamais au devoir accompli, dit le président du Conseil. En même temps, nos bons, nos vaillants alliés y trouveront le juste tribut d'une reconnaissance qui ne leur sera jamais marchandée ni par nous, leurs compagnons d'armes, ni par les enfants à qui nous léguons cet immortel souvenir.

Nos soldats, nos grands soldats, les soldats de la civilisation, pour leur donner leur véritable nom, sont en train de refouler, de bousculer victorieusement les hordes de la barbarie. Cette tâche sera continuée jusqu'au complet achèvement que nous devons à cette grande cause pour laquelle le plus beau, le meilleur du soldat français a été prodigué. Nous lutterons jusqu'au jour où les vieilles chaînes des plus vieilles oppressions du passé seront brisées et remplacées par des conceptions nouvelles de justice, des développements nouveaux de liberté.

— Au moment où nous prenons acte d'événements qui seront bientôt les plus grands de la plus grande histoire, il est juste que le gouvernement se retourne vers les Assemblées parlementaires, d'où lui est venue sa force, sa volonté d'agir et de poursuivre la victoire jusqu'au point qu'elle doit atteindre, et leur rende l'hommage que dans les plus sombres jours elles n'ont jamais fléchi, jamais douté.

Par leur ferme constance dans les plus hautes aspirations du devoir patriotique, elles nous ont procuré les moyens matériels et moraux de vaincre. Elles ont préparé et fait la victoire. Nous voulons que cette victoire soit, pour la France et pour les peuples de l'Entente, une victoire d'humanité. La tâche est assez belle. Aux hommes qui viendront, la suite du labeur !

Les paroles de M. Clemenceau furent acclamées.

— Nous demandons l'affichage des deux discours qui traduisent les sentiments unanimes du pays, dit M. Simyan.

L'affichage des deux discours fut ainsi ordonné. Seul M. Raffin-Dugens leva la main à la contre-épreuve.

— Je vote contre, dit le député socialiste de l'Isère, au milieu du bruit. Dépense inutile.

Protestation isolée qui n'eut aucun écho.

Le cas de M. Malvy

Au milieu d'un profond silence, M. Deschanel donna lecture ensuite de la communication reçue du président du Sénat, relativement à la condamnation de M. Malvy à cinq années de bannissement, avec dispense de la dégradation civique et dispense de l'interdiction édictée par l'article 19 de la loi du 27 mai 1885.

Quelques murmures se firent entendre à l'extrême-gauche. M. Deschanel ajouta :

— Cette communication sera imprimée, distribuée, et, s'il n'y a pas d'opposition, renvoyée aux bureaux, pour la nomination d'une commission.

A la demande de M. Albert Grodet, il fut décidé que cette commission serait de 44 membres désignés par les groupes. La validation des candidats désignés par ces derniers aura lieu au début de la séance du mardi 17 septembre.

La Chambre fixa enfin le tour de discussion des interpellations déposées. Celles de MM. André Hesse et Lauraine, Deshayes, Pacaud et Paul Constans, sur le ravitaillement, viendront en discussion cet après-midi, à la demande même de M. Borrel.

A l'ouverture, M. Deschanel, président, avait prononcé l'éloge de MM. Sorriaux, Albert Métin et Laurent Bougère, décédés.

Leopold BLOND.

D'YPRES A REIMS NOTRE VICTOIRE S'AFFIRME

LES ARMÉES BRITANNIQUES, FRANÇAISES ET AMÉRICAINES, DANS UN EFFORT COMMUN ET SOUS UNE DIRECTION UNIQUE, CONTINUENT A REFOULER L'ENNEMI SANS ARRÊT

NOUS ÉTENDONS NOTRE CHAMP D'ACTION SUR LES DEUX AILES

DANS LE NORD

Les Britanniques soutiennent de vifs combats et gagnent du terrain entre le sud d'Ypres et le nord d'Armentières.

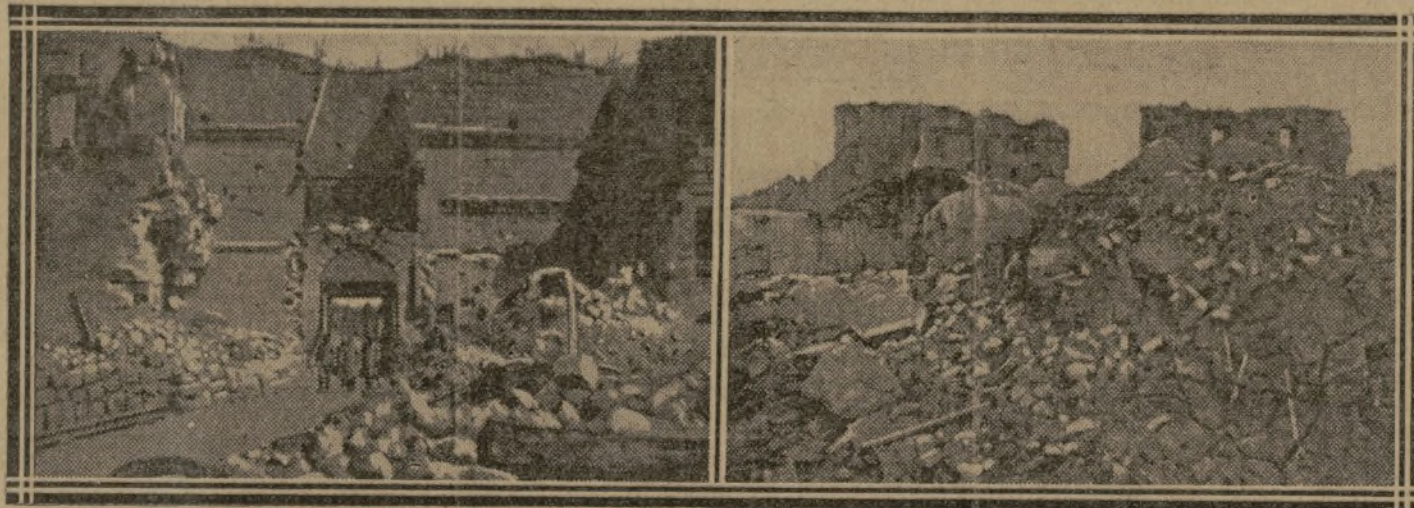
AU CENTRE

Les Australiens ont avancé à l'est de Péronne, et les Français, refoulant l'ennemi, menacent Ham directement.

DANS LE SUD

Les troupes françaises enlèvent Coucy et touchent au Chemin-des-Dames. Avec les Américains elles sont aux bords de l'Aisne.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS



LA PORTE DE LAON A COUCY-LA-VILLE ET LES RUINES DU DONJON DE COUCY-LE-CHATEAU

Communiqué français, 5 septembre (14 heures). — Au cours de la nuit, nos troupes ont maintenu le contact avec les arrière-gardes ennemies et progressé à l'est du canal du Nord et en direction de l'Aisne.

A l'est de Nesle, nous avons franchi le canal de la Somme, dans la région de Voyennes et d'Offoy. Plus au sud, nous avons dépassé Hombleux, Esmerly-Hallon, Flavy-le-Meldeux, et porté nos lignes au nord de Guiscard, jusqu'aux abords de Berlandcourt.

Entre l'Ailette et l'Aisne, nous avons enlevé Clamecy, Braye et Missy-sur-Aisne. Hier, en fin de journée, nous avons repoussé deux violentes contre-attaques allemandes sur le mont des Tombes, à l'est de Leuilly, et maintenu nos positions.

Sur le front de la Vesle, les troupes franco-américaines ont atteint la crête des hauteurs qui dominent l'Aisne. Élargissant encore leur action, nos troupes ont également franchi la Vesle entre les Venteux et Jonchery.

Communiqué français, 5 septembre (23 heures). — Au cours de la journée, nos troupes ont continué à poursuivre l'ennemi en retraite sur le front du canal du Nord et de la Vesle et réalisé une avance importante, en dépit des résistances locales qu'elles ont rencontrées.

Sur la rive nord du canal de la Somme, nous tenons Falvy et Offoy. Au sud, nous avons rapproché nos lignes de la route de Ham, que nous bordons depuis Le Plessis-Patte d'Oie jusqu'à Berlandcourt. Au sud-est de ce village, notre front passe par les abords de Guivry, Caillovel-Trépin, nord de Marest-Dampcourt, lisières sud d'Abbécourt. Nous avons réalisé en certains points une avance de 6 kilomètres.

Sur tout le front de l'Ailette, l'ennemi, épuisé par les durs combats

qui se sont déroulés depuis le 20 août, a commencé aujourd'hui, vers 15 heures, à lâcher pied devant nos troupes. Poursuivant les arrière-gardes allemandes, nos unités ont rapidement progressé au nord de l'Ailette. Pierremande et Autreville sont en notre possession, ainsi qu'une grande partie de la basse forêt de Coucy. Plus à l'est, nous occupons Follembray, Coucy-le-Château et Coucy-la-Ville, et avons progressé jusqu'à un kilomètre environ au sud de Fresnes. Sur la droite, notre front passe par l'est de Landricourt. Au sud de l'Ailette, nous tenons la ligne Neuville-sur-Margival, Vrégné, les pentes ouest du fort de Condé. Plus de trente villages ont été repris au cours de la journée sur cette partie du front.

Au nord de la Vesle, nous bordons l'Aisne entre Condé et Vieil-Arcy. A l'est, notre ligne passe au nord de Dhuizel, à Barbonval, et sur le plateau de la ferme Beauregard.

Communiqué britannique, 5 septembre (13 heures). — Hier, au nord de la Lys, de violents combats ont eu lieu.

Au cours de la matinée, nos troupes ont attaqué et pris la colline 63, au sud-ouest de Messines, capturant plus de 100 prisonniers.

L'après-midi, nous avons attaqué et pris le village de Ploegsteert ainsi que 100 prisonniers et quelques mitrailleuses.

Au nord de la colline 63, nos troupes ont été engagées sans arrêt dans le secteur à l'ouest de Wytchaele, où l'ennemi a lancé des attaques souvent répétées, mais sans obtenir de succès.

Sur le front de la Lys, nos troupes tiennent la ligne générale Woortmezele - Wulverghen - Ploegsteert - Nieppe-Laventie-Givency.

Au sud de Neuve-Chapelle, jusqu'à Givency, nous avons repris l'ancienne ligne que nous tenions avant

le 9 avril, et à l'est de Givency nous avons occupé des parties des anciennes positions allemandes.

Hier au soir, dans la partie sud du front de bataille, l'ennemi a fortement attaqué nos nouvelles positions à Inchy-en-Artois, mais il a été repoussé après un violent combat.

Nous avons amélioré nos positions au sud de Mœuvres et à l'est d'Hermies, et nous avons pris Neuville-Bourgonval.

Hier au soir, l'ennemi a contre-attaqué à l'est de Manancourt. Il a été repoussé.

Aux environs de Péronne, de nouveaux contacts ont eu lieu, et notre ligne a été légèrement améliorée. Au cours des quatre derniers jours, les troupes britanniques ont fait plus de 16,000 prisonniers et pris 100 canons.

Communiqué britannique, 5 septembre (23 heures). — Dans le secteur sud du front de bataille, au nord et au sud de Péronne, nos troupes s'avancent, refoulant les arrière-gardes ennemies ; elles s'approchent de la crête Athies-Nurlu. Entre Nurlu et la Sensée, on signale des combats locaux sur plusieurs parties du front de bataille. Notre ligne a été légèrement avancée sur l'éperon au nord d'Equancourt, et des actions locales ont eu lieu dans le voisinage de Neuville-Bourgonval et Mœuvres. Au sud de Marquon, nos patrouilles sont passées sur la rive est du canal du Nord et ont ramené quelques prisonniers faits dans un poste allemand.

Ce matin, sur le front de la Lys, l'ennemi a lancé de nouveau une violente contre-attaque dans le secteur au nord de la cote 63. Après de vifs combats, il a été repoussé. Pendant la journée, nous avons légèrement progressé au sud et au sud-est de Nieppe et au nord-est de Wulverghem.

Le reste du champ de bataille.

Jean VILLARS.

Une lettre du MARÉCHAL FOCH à la Ville de Paris

Le président du Conseil municipal de Paris a reçu du maréchal Foch la lettre suivante :

G.G.C.A., le 3 septembre 1918.

Monsieur le Président,

Très sensible aux félicitations du Conseil municipal et de la population de Paris, je vous prie de leur exprimer mes sincères remerciements en mon nom et au nom des armées françaises et alliées.

La ruée allemande qui menaçait Paris et Amiens a été brisée. Nous continuerons notre tâche de poursuite implacable de l'ennemi.

Veuillez bien agréer, monsieur le Président, l'assurance de ma haute considération.

FOCH.

LE COMMUNIQUÉ ALLEMAND

Groupe d'armées du prince royal Rupprecht et von Boehn. — Entre Ypres et La Bassée, l'ennemi a poussé à notre suite vers nos nouvelles lignes ; les détachements laissés sur l'avant-terrain se sont, conformément aux ordres donnés, repliés sur ces lignes.

Entre la Somme et l'Oise, nous avons poursuivi les mouvements commencés le 26 août à partir de la région de Roye, et, l'avant-dernière nuit, nous avons, sans combat, rompu le contact avec l'ennemi. Les arrière-gardes laissées en face de l'ennemi ont suivi lentement le mouvement dans l'après-midi d'hier. Dans la soirée, l'ennemi avait approximativement atteint la ligne Voyennes-Guiscard-Appilly avec de faibles détachements.

Groupe d'armées du kronprinz allemand. — A l'est de Soissons, nous avons ramené notre défense en arrière de la Vesle. Ces mouvements ont été exécutés méthodiquement et sans être gênés par l'ennemi.

SITUATIONS

Brochure envoyée à : PIGIER, 53, rue de Rivoli, Paris

LES CONTES D'EXCELSIOR

MÉLODIE ROMANTIQUE

PAR

HORACE VAN OFFEL

Alors Valentin raconta une autre histoire : — Je ne sais vraiment pas pourquoi l'on affecte encore de mépriser les romantiques. Ma joie, lorsque je flâne le long des quais, est de découvrir un de ces livres que nos grands-mères lisaient à la paisible lueur d'une lampe familière.

La plupart sont remplis d'images. Des cavaliers en pourpoint poursuivent des amazones masquées, des mignons se battent en duel au pied d'un gibet, Henri IV visite la belle Gabrielle, le cardinal rouge consulte l'Éminence grise, le Masque de fer rêve dans sa prison. Ou bien ce sont des brigands de Calabre, des conspirateurs, ou des amants infortunés qui échantillent des serments éternels au clair de lune.

Tout cela me rappelle une charmante époque. J'étais un petit garçon, et nous habitions une ville située non loin de la mer. Avec son regard triste et ses longs cheveux, ma mère ressemblait à une pâle héroïne de Walter Scott. Pour m'endormir, elle chantait des ballades, jolies comme des contes de fées. Des chansons où il y avait des troubadours, des lacs d'azur, des captifs maures et des colombes et des hirondelles messagères d'amour et d'espérance.

Elle connaissait de belles histoires aussi. Roland sonnait du cor dans l'Après-Val de Roncevaux. Les chastes chevaliers partaient pour accomplir des exploits impossibles. Les jeunes princesses imprudentes allaient cueillir des pivoines aux bords du ruisseau d'Ophélie.

Elle est morte maintenant. Elle dort sous le vert gazon, dans une tombe étroite, pareille à un berceau ombragé de saules. Il ne me reste d'elle que ses romans préférés, qui me parlent encore de son âme naïve, sensible et mélancolique.

De même, j'ai une prédilection pour les opéras du très vieux répertoire. Car, là aussi, je la sens revivre, dans la plainte de Mignon, les remords de Marguerite, les terreurs de la fiancée de Robert le Diable, les lamentations de Lucie de Lammermoor.

Un soir que j'étais entré au théâtre de B..., je vis apparaître une actrice dont l'aspect m'émut. Sa voix harmonieuse jaillissait de son gosier comme une source de mélodies. Son attitude était étrange. Elle se tenait immobile sur la scène, les yeux dilatés, craintifs, la tête un peu enfoncée entre les épaules. Et elle était toute blonde et blanche, belle d'une beauté fragile, délicate et précieuse. On eût dit un cygne à l'agonie, étouffé de la déchirante douceur de son propre chant.

Aussitôt une tendre frénésie s'empara de mon cœur, un désir ardent de connaître cette femme. Je veux dire de cesser d'être un étranger, un passant, un inconnu pour elle. Mais comment faire ?

Je n'avais aucune relation dans ce théâtre de province, où Fanny — j'avais lu son nom sur l'affiche — jouait tous les rôles. Elle était Manon, Mimi, Charlotte, Juliette, la Traviata. Rien qu'à l'entendre, je sentais naître dans mon âme le délire de tous les amants malheureux : des Grioux, Werther, Roméo, Rodolphe.

Alors il me vint une idée de collégien. Celle de lui écrire !

Écrire à une artiste de théâtre, quelle folie ! C'est comme si l'on demandait vingt francs à un milliardaire. Néanmoins, j'exécutai mon projet.

Je l'exécutai non sans peine, car quoi de plus difficile que de donner l'apparence de la sincérité à un sentiment vrai !

« A la fin de ma lettre, j'osai dire ceci : « Jeudi, pendant la représentation de Faust, je serai dans la salle. Si ma déclaration vous intéresse, vous prendrez un fleur dans le bouquet de Sibel, et vous approcherez cette fleur de votre bouche. »

Au jour indiqué, je fus au spectacle bien avant l'heure. J'écoutai avec une mortelle impatience le premier et le deuxième acte. Enfin, le rideau se leva sur le jardin de Marguerite. Elle entra en scène toute blonde et blanche — comme d'habitude — avec ses yeux étonnés et son mouvement un peu craintif de la tête. Sa voix vibra claire, cristalline et caressante. Soudain, il me parut qu'elle avait changé le ton et l'accent de ce qu'elle chantait. Les paroles banales prirent une signification toute neuve et profondément émue :

Je voudrais bien savoir quel était ce jeune homme...

Mon cœur me faisait mal à force de se contracter et de battre. Où allait-il arriver ? Répondrait-elle ? Au moment où elle s'empara du bouquet de Sibel, juste en ce moment-là, il me vint une sorte d'éblouissement ! Il me sembla bien qu'elle y a pris une fleur sur laquelle elle a posé ses lèvres, mais je n'en suis pas sûr...

Valentin se tut, et alluma une cigarette.

— Et alors ? demanda quel'un.

— Alors ? Mais alors c'est fini. J'ai aimé Fanny. Pendant un fugitif instant, j'ai eu l'impression qu'elle n'était pas insensible à cet amour. Un soir, j'ai cru qu'elle chantait pour moi seul. N'est-ce pas assez ? Pourquoi aurais-je échangé cette belle illusion contre une amère certitude ? Il se peut très bien qu'elle n'ait même pas reçu ma lettre et que j'aie rêvé. Mais voilà, justement, j'ai rêvé.

Puis, pour dire tout, je dois avouer aussi que la guerre est venue. La guerre, qui a chassé loin de leur nid les doux rossignols d'antan. Avez-vous remarqué ?... A présent, on ne peut plus rien raconter sans se heurter à cette horrible phrase : « Et la guerre vient. » C'est une laide cicatrice qui marquera pour toujours la vie de ceux qui ont vécu en ces temps-ci.

HORACE VAN OFFEL.

NOUVELLES BRÈVES

Pour permettre au plus grand nombre possible de patriotes français et d'étrangers amis de la France de visiter le champ de bataille de la Marne, le général commandant en chef a décidé que la circulation serait exceptionnellement libre, le 8 septembre, à destination de Meaux et des environs de cette ville. A condition d'être porteurs de pièces d'identité, tous les voyageurs pourront, sans aucun sauf-conduit, se rendre à Meaux et circuler librement autour de cette ville.

Le lieutenant Jousset a interrogé M. Charles Humbert.

M. Gilbert, juge d'instruction, vient de mettre en liberté provisoire M. Max-Raymond, directeur des « On-dit ».

Un inventeur suédois a découvert une nouvelle manière de faire le pain avec de la farine de cellulose additionnée de farine de froment. Ce pain aurait bon goût et serait d'une bonne valeur nutritive.

LE "TIP" remplace le Beurre
Ava. Pellerin, 82, r. Rambuteau (2/45 le 1/2 kg.)

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATINLES BOLCHEVIKS ONT PÉNÉTRÉ A MAIN ARMÉE
DANS L'AMBASSADE BRITANNIQUE A PETROGRAD

LE CAPITAINE CROMIE, ATTACHÉ NAVAL, A ÉTÉ TUÉ

Si le gouvernement des Soviets n'accorde pas pleine et entière satisfaction, la Grande-Bretagne tiendra les commissaires du peuple pour responsables.

LONDRES, 5 septembre. — Une information officielle annonce que le gouvernement britannique a résolu de prendre une ligne de conduite énergique en raison du récent attentat bolchevik contre les ressortissants britanniques de Petrograd.

Samedi, des troupes bolcheviques ont attaqué l'ambassade britannique et y ont pénétré de force. L'attaché naval, capitaine Cromie, en s'opposant à l'invasion de ces soldats, en a tué trois de sa main. Il a été ensuite massacré. Les bolcheviques ont indignement profané son cadavre et ont empêché les ecclésiastiques anglais de recueillir ses dépouilles les dernières prières. Ils ont saccagé l'ambassade et détruit toutes les archives et tous les papiers.

Le cabinet a décidé d'envoyer le télégramme suivant à M. Tchitcherine, com-

clarés hors la loi par les gouvernements de toutes les nations civilisées et qu'il ne leur reste aucun asile. Vous avez déjà été informé, par l'intermédiaire de M. Litvinof, que le gouvernement britannique était disposé à faire tout son possible pour assurer le retour immédiat dans leurs pays respectifs des représentants officiels de la Grande-Bretagne et du gouvernement des Soviets.

[Nous croyons savoir que si l'ambassade de France, protégée par le ministre de Danemark, est restée indemne, le siège de la mission militaire française a été également violé, et un certain nombre de nos nationaux ont été incarcérés.]

Nous avons annoncé, il y a trois jours, que le gouvernement français avait rendu les commissaires du peuple responsables de toutes violences qui seraient exercées sur nos compatriotes.]

Un accord germano-bolchevik
contre l'Entente

LONDRES, 5 septembre. — Un sans-fil officiel russe donne ces détails sur les trois accords russo-allemands qui ont été conclus à Berlin le 27 août. Ces accords portent principalement sur les questions territoriales et financières.

L'un d'entre eux renferme les clauses suivantes : La Russie combattrait contre les troupes des puissances de l'Entente en Russie septentrionale. L'Allemagne promet que la Finlande n'attaquera pas la Russie.

Des troupes russes coopèrent
avec les Alliés

WASHINGTON, 5 septembre. — M. Francis, ambassadeur des États-Unis en Russie, dans une dépêche datée du 26 août, informe le département d'État qu'un officier tchéco-slovaque est arrivé à Arkhangel avec des troupes russes favorables à l'Entente opérant avec les Tchéco-Slovaques qui avaient vers l'Ouest, le long du Transsibérien. Il vient d'Ekaterinbourg.

Cette information est jugée importante par suite de la lumière qu'elle apporte sur l'attitude des Russes à l'égard des Tchéco-Slovaques. Cet officier a déclaré que les Russes sont disposés à renverser le régime maximaliste. Les soldats s'enrolent en masse pour venir à l'aide des Tchéques.

ARRESTATION DE M. LITVINOF

LONDRES, 5 septembre. — M. Litvinof, représentant du gouvernement des Soviets, a été arrêté, aujourd'hui, à son domicile, dans la banlieue nord de Londres. Il a été conduit à la prison de Brixton, dans le quartier sud de la ville.

La police a procédé, en même temps, à l'arrestation de M. Winton, secrétaire de M. Litvinof, et d'un autre Russe, nommé Klisko.

Le double anniversaire
de La Fayette et de la Marne

Un message de M. Poincaré

WASHINGTON, 5 septembre. — A l'occasion du double anniversaire de la naissance de La Fayette et de la victoire de la Marne, qui sera célébrée avec éclat par les États-Unis, lecture sera donnée d'un message du président de la République française. En voici la fin :

« Si l'Amérique n'a pas oublié La Fayette, si elle n'a pas oublié Rochambeau, de Grasse, La Luzerne, et tant de Français qui eurent la joie et la fierté de se battre pour elle à l'aurore de son indépendance, comment la France pourrait-elle oublier le merveilleux concours que lui apportent aujourd'hui tant de vaillants soldats américains ? Tous les jours, je suis témoin de leur magnifique entraînement, de leur courage et de leur enthousiasme pour notre cause commune. »

Au nom de la France, j'envoie à l'Amérique un message de fidèle gratitude et d'affectueuse admiration.

RAYMOND POINCARÉ.

150 sous-marins allemands
au moins sont détruits

LONDRES, 5 septembre. — Comme preuve de la déclaration faite par le premier ministre à la Chambre des Communes, sur la destruction d'au moins 150 sous-marins allemands — chiffre contesté par la presse germanique — l'amirauté vient de publier la liste des noms des 150 commandants des sous-marins coulés. Elle cite en même temps les noms des officiers qui se sont distingués par leurs procédés barbares.

Des gothas survolent
la région d'Abbeville

BOULOGNE-SUR-MER, 5 septembre. — (Officiel). — Hier soir, vers 22 h. 40, plusieurs avions ennemis ont survolé la région d'Abbeville.

Trois bombes ont été lancées. On signale une femme tuée et deux enfants légèrement blessés, ainsi que des dégâts matériels.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front italien

(5 septembre). — Sur l'ensemble du front, actions réciproques de feu de peu d'intensité et activité modérée des détachements explorateurs.

Front de Macédoine

(4 septembre). — Vive activité d'artillerie sur l'ensemble du front Doiran-Monastir, en particulier à l'ouest du Vardar, où un détachement hellénique a exécuté un coup de main heureux.

DE PROFONDES SYMPATHIES
ONT TOUJOURS UNI
LE PORTUGAL A LA FRANCE

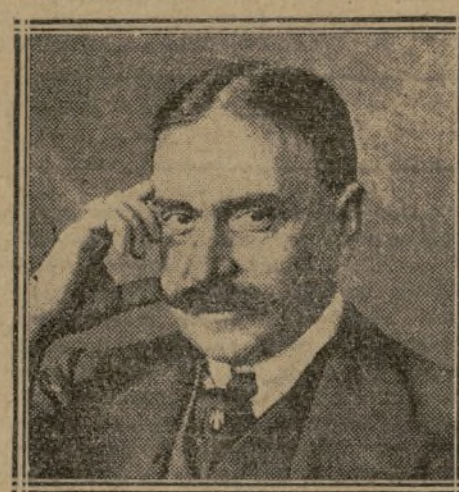
C'est ce que nous déclare M. Cunha e Costa, l'éminent juriconsulte et orateur portugais, arrivé hier à Paris.

Au siège des services de propagande et d'information du Portugal en pays amis et alliés, M. de Homen Christo, le distingué directeur, nous présente à M. Cunha e Costa, qui est arrivé, hier matin, à Paris, venant de Lisbonne.

« Aux premiers mots de bienvenue que nous lui adressons, l'éminent juriconsulte et orateur portugais s'écrie : — Je suis un vieux ami de Paris et de la France, et j'ai pensé que l'occasion était heureuse de le démontrer. »

M. Cunha e Costa parle d'enthousiasme. Il est de taille moyenne. Son regard, très noir et très vif, brille dans un visage sombre et tourmenté, physionomie d'homme de travail et de pensée.

« Je ne fais pas de politique, reprend M. Cunha e Costa. Je veux rendre service à ceux que j'aime. C'est pour cela que je suis revenu. J'ai vu le front. Il faut avoir vu les admirables soldats de France.



M. CUNHA E COSTA

Et, de retour au Portugal, je parlerai de l'armée française, et de la société française, sur laquelle on s'est si souvent trompé. Je joindrai ainsi mes efforts à ceux de ce groupe d'hommes portugais qui ont su exprimer les sentiments du Portugal pour votre pays, surtout à ceux de M. Sidonio Paes, le président de la République portugaise, qui est un ami ardent de la France, et « un chef » dans toute l'acceptation du terme. Il a su réaliser une république ouverte à tous les partis.

« Et tous sont si également favorables à la cause des Alliés ? »

« Dans l'élite du pays, où le courant catholique est le plus fort — vous savez que le grand parti conservateur portugais s'est divisé en monarchistes et en catholiques indépendants — tous ces derniers sont acquis à la cause alliée. »

« Reste donc le parti des monarchistes... »

« Sous l'impulsion même du roi Manoël, ses partisans les plus acharnés ont abandonné jusqu'à la fin de la guerre toute idée de restauration politique. Dans cette œuvre généreuse, le roi lui-même a été aidé par la reine Amélie, qui sut, avec un dévouement et une délicatesse infinis, obtenir que ses amis fissent l'Union nationale. Celle-ci est, à l'heure actuelle, complète, et elle est tout entière acquise à la France et à ses alliés. »

« Pouvait-il en être autrement ! Mon pays est essentiellement un pays de culture française. »

M. Cunha e Costa restera en France un mois environ. Pendant son séjour à Paris, l'éminent orateur compte donner une série de conférences, et s'associer à des manifestations franco-portugaises.

Comment le kronprinz
voit la fin de la guerre

BERNE, 5 septembre. — Le correspondant de l'« Est de Budapest » a eu un nouvel entretien avec le kronprinz d'Allemagne.

A la question qui lui a été posée : « De quel événement attendez-vous la fin de la guerre ? », le kronprinz répondit : « J'attends que nos adversaires finissent par comprendre que le gain ne vaut pas le risque et qu'ils ne peuvent pas gagner autant qu'ils perdent. L'attaque de nos ennemis durera encore quelque temps, puis ils comprendront qu'ils ne peuvent pas arriver à leurs fins. »

Le comte Hertling soutient
la réforme électorale

BALE, 5 septembre. — On mande de Berlin :

« La commission de la Chambre des Seigneurs s'est réunie aujourd'hui pour discuter le projet de réforme électorale. »

« Le comte Hertling a ouvert la discussion par un discours dans lequel il a affirmé que le gouvernement considérait comme son devoir de faire aboutir la promesse contenue dans le message royal du mois de juillet et qu'il a pris l'engagement lorsqu'il « assumait ses vieilles épaules de lourdes fonctions malgré ses nombreux scrupules. »

Il a déclaré ensuite qu'il était prêt, dans le cas contraire, à démissionner, ajoutant que ce n'était pas le ministère qui était en jeu, mais le sort de la Couronne et de la dynastie.

LA MODE

LE TRICOT

Les femmes continuent à manier les aiguilles avec vivacité et adresse ; non seulement elles tricotent pour les soldats de confortables chandails et de grosses chaussettes, des passe-montagnes bien douillet et des gants très solides, mais elles tricotent pour elles-mêmes et portent cette saison des robes, des tailleurs, des sauts-de-lit et des manteaux en tricot. Beaucoup de jeunes filles se sont amusées à faire elles-mêmes, cet été, des petites robes composées d'une jupe courte resserrée du haut et du bas par une partie élastique et d'un chandail droit, sans autre ouverture qu'une fente descendant devant jusqu'à hauteur de la poitrine et maintenue par un large fait d'une cordelette assortie qui permet de porter le chandail plus ou moins ouvert. On pouvait penser que ces robes de laine, qui convenaient parfaitement à la toilette de plage ou de campagne, seraient leur vogue finie à la rentrée. Il n'en est rien, et, dans les collections nouvelles de l'hiver, le tricot est encore en grande faveur. On voit moins peut-être de jersey fin ; pourtant, le djerdrap, dont le nom indique assez l'aspect — le tissage du jersey et le moelleux du drap — fait des robes, des manteaux et des blouses chaudes et agréables. Le gros djerdrap lui est préféré et, plus encore, le gros tricot à la main un peu irrégulier, bon et duré. L'épervier, qu'on a adopté cette saison plusieurs maisons, est d'un aspect un peu plus inattendu : c'est un gros fil à la main exécuté comme les filets de pêcheur, mais en laine au lieu d'être en fil de lin. Ce fil s'emploie simple ou tressé, c'est-à-dire caré ou gratté ; il est beaucoup plus souple que le tricot et permet de faire des robes moins collantes, et, par cela même, ne convient pas uniquement aux femmes extrêmement minces. Ces tricotés, dont l'aspect sportif et simple nous séduit, se garnissent souvent de fourrure, de tissu-fourrure ou de frange de laine.



Costume de tricot cannelé garni de kolinsky

Le costume croqué ici est en laine, d'une jolie teinte cannelée ; il se compose d'une petite jupe pas trop étroite et d'une longue veste droite également un peu ample des côtés, car rien n'est laid comme l'étriqué dans les robes de tricot. Une large bande de kolinsky, assortie au grand col châle et aux parements des manches, donne une note recherchée. Ces robes, forcément ajourées à cause de la grosseur des mailles et qui, de ce fait, sont souples et légères, doivent être portées avec un jupon de la même teinte, en pongé ou en crêpe de Chine. C'est un des cas où nous restons fidèles au jupon, lequel, avec l'étroussure des jupes actuelles, est de nouveau banni de la toilette de rue. Sous le déshabillé ou la robe d'intérieur, il garde sa vogue. Très plat et sans volant, en voile et en mousseline, il reste d'une coquetterie très féminine et très raffinée.

JEANNE FARMANT.

L'ALLURE JEUNE

Il n'est pas très difficile d'être élégante quand on est mince, souple, et qu'on a la démarche onduleuse et rythmée des mannequins. Mais dès que les années ont les maudites aménités un peu d'empatement des lignes, il est presque impossible de ne pas paraître plus raide.



Une Ceinture-Maillet portée directement sur le corps redonne l'élasticité de la jeunesse et, soutenant les organes, ramène l'aisance des mouvements. La Ceinture-Maillet du docteur Clarans est la meilleure de toutes ; faite en un tissu élastique spécial, ajouré, indéformable, elle est souple et légère, et sans baleines, ni patins, ni boucles, ne fait aucune épaisseur, même sous le corset. Illustrée sur la Ceinture-Maillet et les Corsets-Maillets du docteur Clarans vous sera envoyée gratuitement sur demande adressée à M. C.-A. Clavier, spécialiste breveté, 234, Faubourg-Saint-Martin (angle de la rue Lafayette), Paris (10^e). Consultations et applications tous les jours de 2 heures à 7 heures, par dames spécialistes (Métro : Louis-Blanc).

PETITS CONSEILS

Mme Madeleine de R... répondra à toutes les questions féminines qui lui seront posées. Timbre pour lettre personnelle.

Campagnarde. — Trois les soirs, avant de vous coucher, lavez-vous votre visage et votre cou avec de l'eau oxygénée à 12 Atomes. Laissez sécher sans essuyer. Au bout d'une huitaine, votre haleine s'affaiblira.

X... 36. — Faites dissoudre 20 gr. de trisulfate de potassium solide dans 40 gr. d'eau ; filtrez et ajoutez à l'eau du bain.

Rosine. — Non, une femme ne se lève pas pour saluer un homme, même âgé, même célèbre. Une femme garde à jamais ses privilèges.

Le cas de M. Malvy

Au cours des réunions qu'ils ont tenues hier matin, au Palais-Bourbon, les socialistes et les radicaux-socialistes ont envisagé l'attitude à prendre lors du débat qui s'engagera sur le cas de M. Malvy.

Le groupe socialiste est entièrement d'avis que l'ancien ministre de l'Intérieur n'est pas déchu de ses droits politiques et doit demeurer député du Lot.

Au groupe des radicaux-socialistes, M. René Renoult, président, a fait adopter une déclaration où il est dit notamment, au sujet de l'arrêt condamnant M. Malvy, que l'accusation de trahison a été, au cours des débats, reconnue calomnieuse et réduite à néant. Le groupe s'est réservé, d'autre part, de repousser une déclaration des droits politiques expressément écartée par la Haute Cour.

CROIX-ROUGE FRANÇAISE

Vous tous qui voulez aider à soigner les blessés, à hospitaliser les malades et à secourir nos régions envahies :

Employez le timbre de la Croix-Rouge 0 fr. 15 p. affr. + 0 fr. 05. — En vente Poste et Tabac.

